

Extrait du Journal L'Ami du Peuple du 6 avril 1879

On nous écrit : Il y a quelque temps, on a abattu, dans la commune de Vionnaz, à l'ancienne ferme de M. le chevalier Antoine de **LAVALLAZ**, un arbre qui fut le parrain de la ferme même puisqu'elle porte son nom : le Chêne. Lui-même s'appelait le Gros Chêne. Il était gros, en effet puisqu'il mesurait 11 1/2 pieds de diamètre. Probablement que c'était l'arbre le plus vieux de la contrée, sinon le plus grand, et qu'il a vu passer à ses pieds un bon nombre de générations qui se sont succédé aux Montagnes de Vionnaz. L'intérieur de ce chêne était complètement vide, il ressemblait à une immense futaille. Il a été vendu à un ancien marchand de bois, qui avait rêvé pour ce colosse une splendide fin, mais telle ne fut pas sa destinée ! Séparé de son immense tronc, il devait être conduit à Monthey le jour de Carnaval, selon l'intention de son acquéreur ; avec son Gros Chêne ce dernier voulait remplacer à lui seul les mascarades du chef-lieu. En effet ce tronc debout sur la place de Monthey aurait produit de l'effet. Après cela ou devait le conduire à Genève où il aurait été un objet de curiosité pour la ville des millionnaires, et une chose de lucre pour son possesseur, mais telle ne fut pas, encore une fois, sa destinée !

En descendant de la ferme qui est à une demi-lieue de la plaine, par un chemin rapide, l'arbre géant s'est brisé en roulant le long de la route, les ouvriers qui le descendaient en ont été quittes pour la peur, car c'est fort heureux qu'il n'y ait pas eu d'accident à déplorer. Cela est arrivé à l'endroit où l'on s'y attendait le moins et au moment où l'on allait planter sur le tronc un grand drapeau fait pour la circonstance. En contemplant ces ruines qui furent jadis le Gros Chêne, je n'ai pu me soustraire à certaines réflexions. J'ai connu bon nombre de nos gens que le séjour de la campagne dégoûtait et ennuyait : vendre leur patrimoine qui eût suffi à les entretenir eux et leur famille avec un peu d'ordre et de travail, bien entendu, c'était vite fait. Puis on les voyait partir pour les villes où la fortune devait les attendre en baillant. Il y a encore des fils de famille, des célibataires qui trouvaient les ouvrages de la campagne trop pénibles et pas assez rémunérateurs. Ils sont allés chercher des places dans les villes : employés de bureau, filles de chambre, bonnes d'enfants, que sais-je encore ! Voilà bien des genres de vie tentateurs. Vous le devinez bien, les trois quarts ou à peu près nous sont revenus, avec quelques épaves seulement de leur ancienne fortune, ruinés physiquement et moralement ; et ce qui est plus triste à dire, c'est que ces pauvres déclassés ne pratiquent plus guère la religion de leur batême et de leur Première communion. Ce bagage-là on l'abandonne d'ordinaire en franchissant les frontières de la paroisse et quand on revient ce n'est pas la première chose qu'on réclame. Ce qu'ils veulent avant tout, les enfants prodiges qui nous reviennent, c'est l'assistance publique. Et l'on s'étonne que les affaires de nos émigrants ne réussissent pas. Comment réussiraient-elles, lorsqu'on débute par l'indifférence religieuse, par l'oubli des devoirs les plus sacrés, lorsqu'on ne prie plus et qu'on oublie le chemin de l'église. Le bon Dieu ne se laisse pas tromper. Lui plus sage que nous et qu'a voulu nous donner une leçon. Il a préféré finir non loin du pays qui l'a vu naître, modestement connu il a vécu, plutôt que de devenir un objet de curiosité et de recevoir des ovations en terre étrangère. Le contact des villes et des Messieurs ne lui a point souri et il a pensé qu'il valait encore mieux chauffer le poêle de quelques pauvres familles que d'être contemplé par des millionnaires chaudement vêtus. Je suis de son avis.

.Signé : M . X